

Guy Forget, ex-champion devenu directeur de Roland-Garros, évoque Sport For Life, la fondation qu'il préside. L'occasion de causer du présent, du passé et de ces valeurs qui menacent de foutre le camp.

«Les problèmes d'argent, nous, on n'en parlait pas»

SIMON MEIER

simon.meier@lematindimanche.ch

Guy Forget est le nouveau président de Sport For Life, fondation dont la vocation consiste, via divers programmes, à éduquer et sensibiliser des centaines de jeunes Genevois et Vaudois aux valeurs du sport, encourager sa pratique et soutenir des athlètes prometteurs.

Présider de Sport for Life, c'est plus zen que diriger Roland-Garros, non?

Oui. Il y a moins de paramètres à gérer que pour un tournoi qui accueille un demi-million de personnes sur trois semaines. On parle de l'un des plus grands événements de tennis. Pourtant, je vois une passerelle entre loisir, formation et monde professionnel. Tout tourne autour de la passion du jeu. Les Nadal, les Federer sont tous issus, à la base, de la pratique du jeu dans un club, avec un parent, un copain, un voisin. Tout démarre comme ça.

Quel message le président Forget a-t-il envie de délivrer?

Quand on est parent, on met ses enfants à l'école, dans un cadre, pour y acquérir des outils qui leur serviront ou pas. Mais l'essentiel, c'est quoi? Trouver sa passion, apprendre les valeurs du travail, de la tolérance, de la persévérance, de la générosité. Le sport est un vecteur extraordinaire. Le tennis est une école de vie fantastique, parce qu'il impose une discipline, des règles, un comportement. Le jeu t'enseigne l'humilité, la patience. Avant d'être face à un adversaire, on est face à soi-même. Notre but est d'arriver à faire comprendre aux jeunes qu'ils sont maîtres de leur destin.

Quel est votre plus bel exemple de persévérance?

Il y a deux, trois ans, le samedi avant Bercy, Rafael Nadal réserve le court de 8 h 30 à 10 h 30. Sur le terrain, il y a Tony Nadal, Carlos Moya et le sparring-partner. Dès le début, il met une telle intensité dans ce qu'il fait! Pan-pan-pan-pan-pan, incroyable! Lors d'un échange, il tape 40 coups pleine puissance et soudain, sur une balle un peu plus facile, il tente un coup droit décroisé gagnant qui sort... En voyant sa grimace, j'ai compris. Ça lui a fait si mal de rater cette balle! C'est pour ça que Nadal est qui il est. Chaque seconde rime avec un engagement total, il ne supporte pas la moindre imperfection.

Le meilleur exemple de respect?

(Il réfléchit). Quand je vois un Stan (Wawrinka) venir s'entraîner ici, et qu'il a un petit mot gentil pour chacun. Vous me direz que c'est normal. Oui, mais il arrive que des gens bien moins forts ou connus oublient des choses toutes simples, comme «bonjour, merci, s'il vous plaît». Faire des choses incroyables et rester simple, accessible. J'aime le message.

À propos de valeurs, qu'avez-vous fait de ces près de 6 millions de gains en tournoi?

Ça m'a permis d'acheter une maison à mes parents et une pour moi, d'offrir une scolarité optimale à mes enfants. J'ai eu la chance de pratiquer un sport plus médiatique que l'escrime ou le water-polo, où des gens avec autant de mérite n'arrivent pas à en vivre. Je suis très reconnaissant. L'avantage de bien gagner sa vie, c'est de pouvoir faire ce dont on a envie.

Quand Yannick Noah arrive rond et vous fait perdre la finale du double à Roland en 1987, les valeurs, elles sont où?

Pour Yannick, le simple était une priorité



Guy Forget se désole du pouvoir pris par les joueurs dans les aspects commerciaux. Thierry Parel

Portrait-robot

NAISSANCE

Guy Forget est né le 4 janvier 1965, à Casablanca, au Maroc.

CARRIÈRE

Champion du monde junior en 1982, il passe pro en 1986, année où il remporte à Toulouse le premier de ses onze titres ATP - il en glanera 28 en double. Quatrième mondial en 1991, il gagne cette année-là la Coupe Davis - en 1996 aussi.

CAPITAINE

Retiré des courts en 1997, il devient deux ans plus tard capitaine de l'équipe de France, avec laquelle il gagne la Coupe Davis en 2001. Capitaine de Fed Cup entre 1999 et 2004, il soulève le trophée en 2003.

DIRIGEANT

Directeur du tournoi de Bercy dès 2012, il est à la tête de Roland-Garros depuis 2016.

absolue. Quand il jouait en double, à la limite, c'était pour faire plaisir aux potes, comme une partie de foot ou de pétanque. Il était si effondré d'avoir perdu en quart contre Wilander, qu'il avait pas mal fêté.

Il avait la tête à l'envers et notre problème, c'est que la finale se jouait au meilleur des cinq sets. Aujourd'hui, nous aurions gagné puisque nous menions deux sets à zéro. Mais à partir du troisième, Yannick a plongé. Je pense qu'il s'en veut un peu.

Avez-vous dû, un jour dans votre carrière, piétiner vos valeurs?

Non, bien qu'à quelques reprises, j'ai eu un comportement pas top sur le court.

Par exemple?

Je me souviens d'un match à Gstaad, contre un Espagnol, avec un arbitrage très médiocre. Le juge de ligne annonce une balle fautive, l'arbitre va voir une marque à un mètre, alors je fais le tour du filet - ce que je n'ai pas le droit de faire - pour lui montrer la bonne trace. Et là, mon adversaire me pousse. J'ai eu un mot pas très élégant à son égard, j'aurais pu en venir aux mains. Cinq minutes plus tard, sur ma chaise, je me sentais honteux d'avoir pu vriller ainsi, comme le roi des cons.

Le directeur de Roland-Garros a-t-il du neuf concernant Roger Federer?

Non. Roger est quelqu'un d'assez secret. Peu de gens arrivent à percevoir ce qu'il va faire, comment il construit son planning.

Vous avez une technique de pêche au gros?

Non. Roland-Garros est tellement gros qu'on n'a pas de problème à vendre l'événement. Pour Bercy ou d'autres tournois, c'est différent. Les joueurs ont besoin des Grands Chelems pour devenir des icônes. Tandis que les petits tournois ont besoin des grands joueurs pour exister.

«Les joueurs sont là pour jouer et les dirigeants pour diriger. Or, aujourd'hui, il y a une espèce de cafouillage. Le public ne comprend pas»

Pour en revenir aux valeurs: plusieurs entités convoitent les dollars générés par le tennis. Comment voyez-vous tout ça?

Je suis franchement attristé et un peu inquiet. Parce qu'avant tout les joueurs ont des devoirs. Ils sont là pour jouer et les dirigeants pour diriger. Or, aujourd'hui, il y a une espèce de cafouillage, peut-être parce que la Fédération internationale a commis des erreurs. Le public ne comprend pas trop ce qui se passe. Et qui paie les pots cassés? Le sport, qui devrait rester la priorité pour les joueurs, partenaires et dirigeants. Donc oui, je suis attristé. Parce que cela cause du tort au tennis.

Et la Coupe Davis, qui vous est si chère: que pensez-vous de sa refonte totale?

La Coupe Davis a été fragilisée. L'avenir nous dira si nos dirigeants ont eu une bonne idée. Mais avec la World Team Cup, la Laver Cup et le reste, les gens commencent à s'y perdre. C'est dangereux. Le tennis ne s'est jamais aussi bien porté et paradoxalement, on a l'impression qu'il n'y a jamais eu autant de problèmes. Quand je vois les revenus des joueurs...

... vous regrettez d'être né trente ans trop tard?

Quinze auraient suffi! Je ne regrette rien, j'en ai profité de manière extraordinaire. Mais ces problèmes d'argent, nous, on n'en parlait même pas. On était si heureux et fiers de faire ce qu'on faisait. Franchement, aujourd'hui, de quoi on parle?

De valeurs...

Voilà. Pour en revenir au sport et à la fondation, je trouve que les valeurs que nous défendons constituent un bon moyen pour mettre le pied à l'étrier à tous ces jeunes, sur une base simple, pour qu'ils puissent ensuite véhiculer et transmettre tout ça aux autres, à leur tour, chacun à son niveau. Il n'y a pas de vérité. Il y a chacun, au quotidien, qui essaie de faire du mieux qu'il peut pour l'avenir.

